

Abrévié de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UN AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE

De 28 juillet 1909.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 92 rue Canal, N. O., Lne. Fahrénheit Centigrade

Reyes abandonne la Présidence.

Le général Reyes, qui est en Europe depuis quelque temps y faisant un cure de repos, vient de se démettre de sa qualité de Président de la Colombie, par une dépêche au Sénat Colombien. Elle est conçue dans le plus laconique des langages: "Irrevocablement, je renonce à tout titre à la Présidence."

On se rappelle les circonstances qui ont entouré le départ du président de ces Etats; sa santé n'étant pas des meilleures, ébranlée qu'elle était au service de son pays, il s'était décidé à traverser l'océan espérant en trouver le rétablissement dans un repos complet et la distraction.

Mais, comme pour donner raison à ce mot aussi vieux que le monde et qui restera éternellement vrai: "Les absents ont toujours tort", et alors que Reyes se complaisait dans une douce quiétude, éloignant de sa pensée toute préoccupation, tout souci, en d'autres mots se laissant vivre, dans ses Etats la politique ne chômait pas, et les intrigues, les décrets venaient au pouvoir se démenaient activement.

Le nouveau Congrès Colombien se réunit le 29 juillet et Reyes ayant appris que la majorité des membres du Parlement n'était pas favorable au traité conclu entre la Colombie, les Etats-Unis et Panama et que par conséquent, elle se le résisterait pas, craint le moment venu pour lui de se retirer de la vie active: de là sa démission.

Reyes a fait preuve de sagesse en ne voulant plus de la première magistrature de son pays, il devait être en lutte avec son Parlement. Dans tout gouvernement, pour que le pays prospère, que la paix y règne, et la paix c'est le bonheur, il est essentiel que l'harmonie soit parfaite entre ses éléments constitutifs, entre les pouvoirs qui le régissent.

Le Président-démisionnaire ne croit pas qu'il soit possible à Hoiguis, le vice-président de demeurer à la tête du pays, parceque, lui aussi, se verrait combattre par la majorité

parlementaire. Le refus de la Colombie de reconnaître l'indépendance de Panama est regrettable. Reyes le qualifie même assez sévèrement, et il prévoit que son pays perdra la compensation que les Etats-Unis se montrèrent prêts à obtenir pour lui de la République nouvelle.

Deux fois, paraît-il, Reyes a failli tomber sous les coups d'assassins, puis sa santé est délabrée, deux raisons qu'il invoque, et des plus valables on en conviendrait, pour motiver son geste. Mais en descendant volontairement du pouvoir le Gen. Reyes, le fait sans s'adresser de reproches, car il a été un fidèle mandataire, il a mis au service de son pays tout ce qui était en lui de zèle, d'énergie, d'activité; il a donné à la Colombie le meilleur de son être.

Dans quelques jours, il enverra un manifeste au peuple Colombien, pour le remercier sans doute de la confiance dont il l'honora et lui donner l'assurance que c'est sans fiel, sans amertume, et sans regrets, ainsi, qu'il lui rend le mandat qu'il en avait reçu, sans tâche, sans assomoir.

La famille de M. de Bethmann-Hollweg.

Quelques journaux discutent sur les origines de la famille de M. de Bethmann-Hollweg. Le "Berliner Tageblatt" prétend que les Bethmann sont des israélites réfugiés de Hollande en Allemagne et convertis postérieurement. La "Post", au contraire, conteste cette généalogie et prétend que les ancêtres de M. de Bethmann étaient de bons chrétiens venus du Nord-ouest de l'Allemagne. Cette discussion est assez oiseuse; mais d'après nos renseignements, la version de la "Post" serait exacte.

"Le Gaulois" fait remarquer qu'une branche de la famille de Bethmann est établie en France. Tout le monde connaît et apprécie le baron de Bethmann, si répandu dans la société parisienne. Comme chacun le sait, il est le fils de la baronne Hottinguer, dont le renom de bienfaisance, à Paris comme en Seine-et-Oise, n'est plus à redire. Elle est à la tête de toutes les œuvres de charité catholiques et protestantes.

Le baron Hottinguer, qui vient d'être élu vice-président du Jockey-Club, joint de la considération générale. Il est le chef d'une très importante maison de banque, une des seules banques privées, avec les maisons Rothchild, Mallet, Marcouard, André de Neuville, Lehmann, Claude-Lafontaine, Verne, etc., qui ne se soient pas fondées dans les grands établissements de crédit.

Un autre rameau de la famille de Bethmann est fixé à Bordeaux. L'un de ses représentants a épousé la fille du comte de Waldner.

L'artillerie allemande.

La "Post" consacre un long article à l'augmentation de l'artillerie française et à l'effet que cette mesure aura sur l'artillerie allemande. En fixant un délai de deux ans pour l'achèvement complet de cette réforme, le Sénat, dit la "Post", a demandé au gouvernement français d'employer tous les moyens pour que le nombre des pièces du corps d'armée soit porté le plus tôt possible à 120, c'est-à-dire au même nombre exactement que celui des pièces dans les corps d'armée allemands. Il est donc nécessaire que l'Allemagne augmente de nouveau son artillerie. Le minimum de ce qu'on doit demander est l'introduction d'un détachement d'obu-

siers par division. Or, comme l'Empire allemand est riche en hommes et en chevaux, il ne lui sera pas difficile de reconquérir la supériorité.

Signalons à ce sujet que le colonel Gaedke, rédacteur militaire au "Berliner Tageblatt", après avoir rappelé les grands succès remportés par l'Usine Krupp, déclarait récemment qu'il fut un temps où le monopole dont jouissait cette marque en Allemagne lui devenait nuisible, ainsi d'ailleurs à l'armée allemande.

Présentement, écrit le journaliste allemand, l'industrie française semble être un rival dangereux pour l'industrie allemande des armes de guerre et l'être restée après l'introduction du matériel à Krupp plusieurs succès que l'on peut uniquement attribuer à des motifs politiques et à des raisons pécuniaires.

M. Louis Blériot parcourt 40 kilomètres en aéroplane.

Des environs d'Etampes aux portes d'Orléans.

Au lendemain pour ainsi dire du très brillant exploit que vient d'accomplir Louis Blériot, la traversée de la Manche, on lira avec intérêt les lignes suivantes que lui consacre une feuille parisienne à l'occasion d'une de ses conquêtes de l'air:

Tandis qu'entouré de quelques milliers de curieux, Hubert Latham se préparait mardi dernier à traverser la Manche et qu'il tentait l'essai malheureux que nous avons raconté, à la même heure, dans les plaines de la Brauce, Louis Blériot accomplissait très simplement la plus belle envolée que l'aviation ait jamais eu à enregistrer.

Inventeur de mérite, mais expérimentateur plutôt défavorisé jusqu'ici par le sort, Louis Blériot, avant d'être, le premier, accompli dans l'atmosphère, ce voyage de Toury-Artenay et retour, qui restera le prototype des excursions aériennes de l'avenir.

Il vient de réaliser mieux encore. Désireux de gagner le prix du Voyage, doté par l'Aéro Club de France d'une partie de la subvention gouvernementale attribuée à la locomotion aérienne, Louis Blériot avait décidé un voyage de 40 kilomètres sur un minimum au-dessus des champs et des villages. Il en avait fixé d'avance l'endroit de départ, comme il en avait indiqué l'arrivée. Il a accompli le programme qu'il s'était tracé, remportant ainsi la plus difficile des épreuves qu'on ait connues dans ce sport admirable du plus lourd que l'air.

M. Altrud Leblanc, l'un des commissaires désignés par l'Aéro Club de France pour le contrôle de ce prix, nous en a raconté les détails:

"Nous avions couché à Toury, nous dit M. Leblanc, et la veille au soir, dans un champ, sur la route d'Orléans à Paris par Etampes et à cinq kilomètres environ de cette dernière ville, nous avions transporté le monoplan. On l'avait simplement appuyé le long d'une meule, sous des baches. Le matin en arrivant, vers les quatre heures, et demi, il était prêt à prendre son vol. Cette envolée d'auto-motile. Cette envolée du départ fut du reste si rapide, si exempte de préparatifs, que quelques photographes qui avaient couru à Etampes arrivèrent en retard de quelques minutes. Avant de quitter le sol, Louis Blériot s'annonça son intention d'atterrir en cours de route. Puis il se

chaîna, et se leva enfin, en disant d'une voix étranglée: "Il est tard, Cooreas, partez!"

"Qu'a-t-il dit? Je vais vous mettre en voiture! Moi, je reste encore un peu, si vous le permettez?" dit Cooreas.

"Mais oui, mais oui! ne vous gênez pas. Ça va, maintenant!" répondit Arquerio qui, en effet, avait arrosé ses malices.

Et Cooreas, reporter modeste, acheva de griffonner ses notes, en songeant, la joie dans l'âme: "Voilà! voilà ce que c'est que de fréquenter les endroits chics! Les sauteuses d'articles vous tombent de ciel.... Perseval va être content...."

Et, continuant son colloque: "Pour venir tous les jours ici, il en faut de la galette! Diabolo.... Et puis des vêtements à la hauteur.... Où trouver un tailleur qui me fasse l'œil?... Le mien, c'est un véritable géohébreu de mortier.... Il me sègote à faire pitié! Un tailleur, un tailleur! Mon royaume pour un tailleur!"

Et plein d'espoir, le regard brillant, la poitrine dilatée, Cooreas sonda sa consommation et celle d'Arquerio; qui n'avait pas touché à son verre.

"Peuh! se dit le journaliste, est Arquerio, il n'a pas de tempérament!"

En ce moment, les camelots envahirent la rue Royale, portant les journaux du soir.

"J'ai donc fait un excellent voyage, vérifié mon appareil en route, puis reparti, et après l'atterrissage l'aéroplane a été démonté, placé derrière une auto et traîné sur ses roues de lancement. Il était l'après-midi à Paris. C'est du reste avec cet appareil que je prendrai part à la semaine d'aviation de Vichy qui commence dimanche."

Le prix du voyage que gagne Louis Blériot est d'une importance de 14,000 francs à répartir entre le pilote et les constructeurs des différentes parties de l'appareil. Louis Blériot en touchera immédiatement la moitié, la seconde moitié ne lui sera acquise que si le 1er janvier 1910 aucun parcours plus grand n'a été accompli.

Le monoplane qui se vit à cette expérience est d'un encombrement réduit; il mesure 8 mètres d'envergure et 7 mètres de long pour 14 mètres carrés de surface. Il pèse 300 kilos et le pilote à bord. Un moteur de 22 chevaux l'actionne.

La distance parcourue par Louis Blériot représente environ 10 kilomètres de plus que la traversée de la Manche. Il était naturel de demander au titulaire du prix Orléans s'il ne comptait pas entreprendre à son tour cette tentative. Louis Blériot nous a répondu qu'il devait prendre part à quelques concours, notamment à Vichy, à Reims et à B. e. c. i. a. et que chaque chose viendrait en son temps. Il considère que la traversée du détroit—dont il ne nie pas l'effet sur le public profane—fait perdre un temps considérable qui pourrait être plus utilement employé dans des expériences de perfectionnement et des concours officiellement contrôlés.

PAUL ROUSSEAU.

La démission du président Reyes est acceptée.

Bogota, 28 juillet.—La démission du président Reyes a été présentée aujourd'hui au Sénat colombien et acceptée à l'unanimité.

Les élections pour la nomination du successeur du général Reyes auront lieu le 3 août.

Le général Reyes avait été élu président de la République de Colombie au mois de janvier 1905, en remplacement de M. Marroquin. Quoique appartenant au parti conservateur ou clérical, le général Reyes n'avait pas tardé à se rallier à la présidence d'adopter quelques uns des principes des libéraux, ce qui avait eu pour effet de soulever les protestations des conservateurs.

Un nombre des réformes accomplies par le président Reyes il faut citer la séparation de l'église et de l'Etat et l'établissement de la peine capitale pour le crime de trahison, c'est qui jusqu'aujourd'hui n'entraîna qu'une légère opposition.

Avant d'être appelé à la présidence le général Reyes avait rempli plusieurs postes diplomatiques importants, entre autres en France.

A la tête des troupes colombiennes il s'était distingué dans la répression des révolutions de 1886 et 1895.

EN ORLINE.

San Francisco, 28 juillet.—Le consul américain, le général Amos T. Wilder, de Shanghai et William Martin de Hankow, étaient au nombre des passagers du paque-boat "Korea" de la ligne Pacifique qui est arrivé de l'Orient hier.

La grande question en Chine aujourd'hui, a dit le consul général Wilder, est celle de l'établissement d'un système monétaire fixe. Il y a actuellement environ 170 titres de monnaie en usage dans le pays et jusqu'à douze dans un seul port.

Le temps approche où les vastes ressources de la Chine seront ullement employées dans le commerce et deviendront une source d'étonnement général, a déclaré le consul général Martin, en parlant des immenses gisements de fer et d'or que l'on est en train d'explorer.

Le choléra en Russie.

St-Pétersbourg, 28 juillet.—Des dépêches reçues aujourd'hui de Polotsk, dans le gouvernement de Vit'ebk, la seule ville en Russie, à part St-Pétersbourg où le choléra s'est tant propagé, dit que la ville est en pleine panique en raison de l'inefficacité de l'administration sanitaire et de l'insuffisance de médicaments.

Quarante cas de choléra sont rapportés journellement et il n'y a dans la ville que cinq médecins, qui sont tellement surmenés qu'ils sont forcés de refuser leurs services à nuit. Des scènes déchirantes ont lieu dans leurs bureaux où les parents des malades font tous leurs efforts pour obtenir d'eux qu'ils les traitent. De nombreux magasins ont été fermés et tous ceux qui en ont les moyens quittent la ville.

Mort du maire Markbreit.

Cincinnati, 28 juillet.—Le colonel Léopold Markbreit, maire de Cincinnati, est mort la nuit dernière après une maladie qui dura pour ainsi dire de ses dix-neuf mois de service comme exécutif en chef de la ville. Il sera remplacé par le vice-maire John G. Lavin.

Mort de la demoiselle Fietch.

Le colonel Markbreit était un soldat distingué et un journaliste. Il fut à une époque membre du conseil de direction de la Presse Associée.

Navire décapité.

Mobile, Ala, 28 juillet.—La goélette anglaise "Emily S. Malcolm", capitaine T. A. Malcolm, a été remorquée aujourd'hui de la port de Mobile entièrement décapitée.

Mort subite.

Stefano Ferro un Italien âgé de 38 ans, est mort subitement hier matin en sa demeure rue Royale, 1014.

Tentative de suicide.

Samuel Robertson, un homme de couleur âgé de 34 ans, a tenté à ses jours l'avant-dernière nuit en sa demeure, rue Annette, près Urquhart, en absorbant une dose d'iodine. Il a été secouru par les étudiants en médecine.

La question de la Quarantaine.

Le district attorney fédéral Charles Beattie a déclaré hier qu'il avait toutes raisons de croire que le département du Trésor, à Washington, rendrait une décision favorable sur la proposition de rembourser la somme de 100,000 dollars à l'Etat de la Louisiane pour l'acquisition de la propriété de la Quarantaine.

RIXE.

A neuf heures, hier soir, une querelle éclata entre Chas. W. Brady et sa femme en leur demeure rue S. Diamond. Philip Nagel et Geo. Lotz qui passaient au même moment se sont arrêtés devant la maison. Brady en les apercevant a tiré quatre coups de revolver sur eux. Brady et sa femme ont été arrêtés.

Violation de la loi Gay-Shattuck.

Wm. H. Meyer, propriétaire d'un débit de liqueurs à l'angle des rues Roman et Iberville, a été arrêté hier après-midi par les détectives Mellen et Griffin.

VOLS.

L'avant dernière nuit des voleurs sont entrés dans la demeure de Mme Kate Nesbit à Carrollton, et en ont emporté cinquante paires de chaussures.

L'ABELLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes. Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

EDITION QUOTIDIENNE. Pour les Etats-Unis, port compris: 15 Cents. Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris: 25 Cents.

EDITION HEBDOMADAIRE. Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: 5 Cents.

EDITION DU DIMANCHE. Cette édition étant comprise dans nos autres éditions, nous n'avons pas besoin d'en faire mention.

Ne pas oublier de faire leurs commandes pour les MANIFESTES-POSTAUX et les TRAITEMENTS SUR EXPRESS.

Feuilleton

L'ABELLE DE LA N. O.

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

FRISCOHAMA

PREMIERE PARTIE

LES QUATRE ROIS DE PARIS

Wolzig, ni Oberall n'avaient esquisse le moindre geste de désobéissance.

"Et bien! Wolzig a parié cinquante louis que tu n'épouserais pas Mlle de Géviel!"

"Pas, ou plus?"

"Puis! mon cher plus!"

"Ah!... Et qu'est-ce qui autorise Wolzig à faire cette proposition?"

Wolzig allumait une cigarette de tabac anglais.

"Oh! dit-il, j'ai parié sur la connaissance que j'ai de ton caractère, et en me basant sur ma profonde estime pour toi. Je dis que tu n'épouseras pas Mlle de Géviel, parce que son père, qui valait trois millions hier matin, ne vaut sans doute pas dix mille francs ce soir!"

Cibiel s'apprêtait à rire, mais il faillit s'étouffer. Se levant brusquement, Labouheyre, d'un mouvement impétueux et violent, venait de frapper une gifle retentissante sur le visage de Wolzig. Et l'instinct devait Wolzig, le jeune homme ajoutait, d'une voix calme:

pour et que Oberall, galvanisé, redressait sa tête déjà haut montée sur son faux col:

"Il est correct, répétait-il, très correct."

Sans dire un mot, Wolzig s'était levé et avait disparu.

A la table voisine, Cooreas avait regardé toute cette scène avec un intérêt passionné.

"Bon sang de bon sang! j'aurais en jetais précipitamment des notes sur son carnet, je le tiens mon article sensationnel! Epstant! M. de Labouheyre... d'une part.... et d'autre part. Vol.... Vol.... Dites-moi donc, Arquerio, savez-vous comment ça s'est fait!"

"N'obtenant aucune réponse, Cooreas leva les yeux. Il est un cri de frayeur tel que tous les consommateurs se retourneraient de son côté. Oberall se baissa, Arquerio s'était évanoui."

"Ah! mon Dieu! Qu'y a-t-il donc? Arquerio!... Allons, secouez-vous!... Garçon! garçon! a-t-il dit à voix basse dans un verre plein de breuvage. Il faut croire que le moyen imprimé, imaginé par Cooreas contre les évanouissements, n'était pas plus mauvais qu'un autre, car Arquerio ouvrit les yeux, poussa un soupir, se remit daplomb sur

sa chaise, et se leva enfin, en disant d'une voix étranglée:

"Il est tard, Cooreas, partez!"

"Qu'a-t-il dit? Je vais vous mettre en voiture! Moi, je reste encore un peu, si vous le permettez?" dit Cooreas.

"Mais oui, mais oui! ne vous gênez pas. Ça va, maintenant!" répondit Arquerio qui, en effet, avait arrosé ses malices.

Et Cooreas, reporter modeste, acheva de griffonner ses notes, en songeant, la joie dans l'âme: "Voilà! voilà ce que c'est que de fréquenter les endroits chics! Les sauteuses d'articles vous tombent de ciel.... Perseval va être content...."

Et, continuant son colloque: "Pour venir tous les jours ici, il en faut de la galette! Diabolo.... Et puis des vêtements à la hauteur.... Où trouver un tailleur qui me fasse l'œil?... Le mien, c'est un véritable géohébreu de mortier.... Il me sègote à faire pitié! Un tailleur, un tailleur! Mon royaume pour un tailleur!"

Et plein d'espoir, le regard brillant, la poitrine dilatée, Cooreas sonda sa consommation et celle d'Arquerio; qui n'avait pas touché à son verre.

"Peuh! se dit le journaliste, est Arquerio, il n'a pas de tempérament!"

leurs clamours inaccoutumées, au rythme de leur sonore appel, au oreille parisienne devaient qu'un événement important venait de se produire et avait fourni une "manchette" à effet. Cooreas, en homme du métier, ne pouvait s'y tromper une seconde. Il attendit que les crises se rapprochaient. Dans le crépuscule commençant, où pointaient déjà les lumières des bœufs de gaz, l'armée des camelots s'aventuraient gesticulant: "Demandez la dernière édition!" bramaient-ils de leurs voix rauques: "Voyez tous les détails: assésinat d'un banquier boulevard Haussmann! Horrible forfait!"

Cooreas restait atterré.

"Je n'ai pas de chance! gesticulait l'infatigable gargon; j'ai raté celui-là!"

XIII

L'HOMME A LA BARBE ROUGE

Cette nouvelle de l'assésinat d'un banquier, boulevard Haussmann, que les multiples voix de la presse avaient répandues, en moins d'une heure, aux quatre coins de Paris, n'était point ce qu'on appelle un "canard" selon un terme de l'argot moderne, qui est devenu presque classique et employé même par quelques académiciens.

Il s'agissait bien bien du banquier Passadieu. Le mensonge n'était accompli; l'exécution en

était arrivée, foudroyante, et le mystère qui régnait autour du vol de l'avenue Henri-Martin s'en trouvait davantage épaissi.

Que s'était-il passé?

Il nous faut revenir dans le cabinet de travail où nous avons laissé Passadieu en train d'écrire son article, après s'être assésiné à lui-même qu'il n'épouserait aucune femme. Ce n'était pas tout à fait vrai. Il n'avait pas peur: le banquier était brisé comme l'épée du Old. Mais il était nerveux. Rien ne lui répugnait comme l'attente de l'inconnu. Ce lui annonçait l'attente. Mais pour quand? Où comment? Combattre en plein jour le visage découvert, un adversaire visible, cela lui allait certes. Passadieu aimait la bataille. Ce qui ne lui allait plus, c'était de ne pouvoir prendre l'offensive; d'ignorer qui lui porterait le premier coup, et de se voir se défendre qu'en ayant l'air de se cacher.

Il éprouva un véritable soulagement quand Victor vint lui rendre compte de sa mission.

"Et bien! dit vivement Passadieu à son valet de chambre, vous avez vu M. Major?"

"Oui, monsieur."

"A-t-il donné une réponse?"

"Il m'a bien recommandé de dire à monsieur de ne pas sortir demain de son bureau. Il viendra ici après déjeuner, sans doute, car il compte toujours partir demain soir."

"Vous n'avez rien remarqué, en route?"

"Non, monsieur! rien du tout."

"Bon! vous pouvez aller vous coucher, Victor.... Ah! dites! demandez donc comment il se fait qu'on ait laissé venir jusqu'ici un télégraphiste, tout à l'heure. Il n'y avait donc personne à l'anti-chambre?"

"Monsieur, je puis dire ce qui s'est passé. Ça vient de me parler de cela à l'instant. L'antichambre était là: elle voulait prendre le télégramme, mais le jeune homme a insisté, en disant que c'était une dépêche avec réponse payée, qu'il avait besoin de votre signature, et qu'il devait remettre le pli en mains propres.."

"Léontine n'a pas refusé?"

"Elle n'a pas osé, monsieur. Passadieu se remit à écrire et ne pensa bientôt plus à l'incident des télégrammes comminatoires."

"Bah! se dit-il, Major viendra demain. Il enverra des agents ici; on fera une surveillance, et mes gardiens se feront pincer comme dans une souricière! Allons dormir!"

Le lendemain matin, comme à son ordinaire, le banquier se leva à sept heures. Il avait à peine avalé hâtivement deux tasses de thé, et dégusté avec plus de reconnaissance quatre toasts confectionnés selon toutes les règles, quand on lui annonça la